



**HAL**  
open science

## La sociologie au risque de la ville

Pierre Lassave

► **To cite this version:**

| Pierre Lassave. La sociologie au risque de la ville. *Enquête*, 1996, 4, pp. 161-175. <hal-00269385>

**HAL Id: hal-00269385**

**<https://hal.science/hal-00269385v1>**

Submitted on 2 Apr 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Pierre Lassave

# La sociologie au risque de la ville

Chronique française des  
rendez-vous marquants,  
manqués et discrets

Le regain actuel de discours savants et politiques sur la ville conduit à se demander si les premiers au moins renouvellent les catégories et les méthodes d'interprétation du social. Vaste question que l'on n'abordera ici qu'indirectement, dans la perspective d'une histoire sociale de la sociologie urbaine à partir de son expérience française. On tentera en effet de montrer comment cette discipline scientifique, née de la double révolution industrielle et démocratique, a mobilisé diversement selon les moments ses paradigmes successifs et concurrents pour analyser et thématiser la ville. Cette généalogie intellectuelle qui voudrait abolir la division entre l'histoire des idées et celle des institutions, se compose de trois approches complémentaires : un rappel de textes qui fondent ou commentent la rencontre entre la sociologie et la ville (Mémoire) ; une rétrospective des conjonctures socio-cognitives qui ont façonné la sociologie urbaine française depuis un demi-siècle (Configurations) ; les résultats d'une enquête auprès des sociologues actuels qui nous disent comment la ville s'inscrit dans leur itinéraire (Milieu). Du jeu entre ces trois points de vue se dégagent quelques hypothèses sur la variation des ressources heuristiques du phénomène urbain (Rendez-vous).

## Mémoire

Selon L. Chevalier, la description sociale des villes a préexisté, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, aux disciplines universitaires nouvelles qui, comme la géographie, la démographie et la sociologie, ont par la suite diversement trouvé dans la ville matière à développement<sup>1</sup>. Avec la première industrialisation, l'enquête étiologique sur la misère ouvrière tout comme le récit romanesque des *Mystères de la ville*, *Cour des miracles* ou *Comédie humaine*, nourrissent une opinion inquiète de la croissance de ces métropoles tentaculaires qui défient la morale et l'ordre établi<sup>2</sup>.

A la fin du siècle dernier l'étude des faits sociaux dans leur rapport au substrat matériel fut une préoccupation diversement partagée par l'école leplay-sienne, l'anthropogéographie allemande, l'environnementalisme américain ou la géographie humaine française<sup>3</sup>. Mais il revient à E. Durkheim de l'avoir sociologiquement définie comme morphologie sociale : le volume et la densité des populations deviennent alors des variables incontournables de l'analyse sociale<sup>4</sup>. Rompant avec le déterminisme géographique, E. Durkheim précise en 1895, dans ses *Règles de la méthode*, que la densité matérielle est l'auxiliaire, et assez généralement la conséquence, de la coalescence des segments sociaux (densité dynamique).

L'explosion démographique, la concentration urbaine, l'exode rural, ou l'émergence des protections sociales qui accompagnent la seconde révolution industrielle au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, vont inégalement rapprocher selon les pays la sociologie universitaire naissante et les milieux réformateurs qui font de l'urbanisme une méthodologie spatiale du bien-être social<sup>5</sup>. La métropole moderne, accumulation chaotique de populations hétérogènes, isole les individus autant qu'elle les rattache à un ensemble d'institutions interdépendantes<sup>6</sup>. Se démarquant de l'âge des foules aveugles et manipulées qui hante et fascine l'in-

<sup>1</sup> L. Chevalier, « Le problème de la sociologie des villes », in G. Gurvitch (sous la direction de), *Traité de sociologie*, t. 1, Paris, Presses universitaires de France, 1958.

<sup>2</sup> Dans le premier registre, citons les fameuses enquêtes de L.-R. Villermé, E. Buret, E. Ducpétiaux, F. Engels et plus tard, C. Booth, etc. (cf. G. Leclerc, *L'observation de l'homme, une histoire des enquêtes sociales*, Paris, Seuil, 1979 ; A. Savoye, *Les débuts de la sociologie empirique*, Paris, Klincksieck, 1994). Dans le second, certaines œuvres de E. Sue, V. Hugo, H. de Balzac, C. Baudelaire et plus tard E. Zola, Verhaeren, etc. (cf. sur les liens entre ville et littérature, M.-C. Kerbrat, *Leçon littéraire sur la ville*, Paris, Presses universitaires de France, 1995).

<sup>3</sup> A. Cuvillier, *Manuel de sociologie*, t. I, Paris, Presses universitaires de France, 1950. Au chapitre de la « Morphologie des groupes » (chap. VII), l'auteur commente notamment les travaux de F. Le Play, F. Ratzel, E.C. Semple, P. Vidal de La Blache et J. Brunhes.

<sup>4</sup> M. Mauss en donne le plus bel exemple avec son « Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos » [1905], in *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1950.

<sup>5</sup> Pour d'utiles points de repère : M. Roncayolo, T. Paquot (sous la direction de), *Villes et civilisation urbaine, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup>*, Paris, Larousse, 1992.

<sup>6</sup> M. Halbwachs, *Morphologie sociale*, Paris, Armand Colin, 1938.

telligentsia à la fin du siècle, G. Tarde évoque implicitement la ville pour y voir ses masses se transformer en public, collectif fluide d'opinions unifiées à distance<sup>7</sup>. Le café, la presse, la banque, la vapeur ou l'électricité accélèrent et canalisent les flux d'idées, d'argent, de marchandises et de corps. Mais c'est d'Allemagne que viennent les premières réflexions sociologiques qui prennent explicitement la ville comme objet, sur fond d'antinomie entre *gemeinschaft* et *gesellschaft*<sup>8</sup>. G. Simmel saisit ainsi les grandes cités contemporaines comme agglomérations moléculaires de cercles sociaux par le jeu desquels l'individualité se forme<sup>9</sup>. La promiscuité urbaine intensifie la vie nerveuse, blase l'esprit, et forge une culture de la différence singulière dans l'indifférence générale et l'équivalence monétaire des valeurs. Mobilité, superficialité, réserve sont les principaux attributs du citoyen simmélien qui se cristallise, selon I. Joseph, dans la figure typique de l'Étranger, ce virtuose obligé du double langage ou celui qui n'a pas perdu la liberté d'aller et de venir<sup>10</sup>. M. Weber de son côté, érige la cité bourgeoise de l'Occident médiéval en prototype du capitalisme marchand, du droit spécialisé et de la rationalisation instrumentale du monde<sup>11</sup>.

Dans les années vingt, tout se conjugue pour faire de Chicago le premier laboratoire de sociologie urbaine : une immigration externe et interne spectaculaire (dont celle des Noirs du sud vers les villes-champignons du nord-est), des autorités locales confrontées à la désorganisation sociale et à la criminalité, des universitaires ouverts au monde (militants antiracistes, ex-journalistes, etc.) et double-

ment influencés par la philosophie américaine de l'action et la sociologie allemande. On a tardé en France à reconnaître ce laboratoire d'enquête (observation directe, histoires de vie) qui a intégré la dimension territoriale aux théories de la socialisation (aires naturelles, tri urbain, cycle des relations ethniques, définition de la situation) et a suscité les technologies sociales de prévention de la délinquance qui restent encore d'actualité (*Urban Area Projects*)<sup>12</sup>.

<sup>7</sup> A l'ouvrage à succès de G. Le Bon (*Psychologie des foules*, Paris, F. Alcan, 1895), G. Tarde répond par son recueil critique *L'opinion et la foule* [1901], Paris, Presses universitaires de France, 1989.

<sup>8</sup> *Gemeinschaft* : statut de droit naturel, lien familial, coutume, religion, village et bourg, etc. ; *gesellschaft* : contrat de droit rationnel, lien civil, convention, opinion, grande ville, etc. Cf. F. Tönnies, *Communauté et société* [1887], Paris, Presses universitaires de France, 1944, Retz, 1977.

<sup>9</sup> G. Simmel, *Philosophie de la modernité* [1903-1923], Paris, Payot, 1989.

<sup>10</sup> Y. Grafmeyer, I. Joseph (sous la direction de), *L'École de Chicago : Naissance de l'écologie urbaine* [1979], Paris, Aubier, 1984.

<sup>11</sup> M. Weber, *La ville* [1921], Paris, Aubier, 1982.

<sup>12</sup> N. Herpin, *Les sociologues américains et le siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1973 ; A. Coulon, *L'École de Chicago*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.

La synergie entre le développement conceptuel, le travail de terrain et la volonté de réforme qui caractérise le laboratoire américain, contraste alors avec le relatif éclatement des genres en Europe. L'affaiblissement du projet durkheimien après l'hécatombe de la Première Guerre mondiale n'a sans doute pas favorisé la rencontre de sociologues isolés avec les cercles naissants d'études urbaines<sup>13</sup>. M. Halbwachs fait cependant exception à la règle. Dès 1909 en effet, son analyse des variations concomitantes des prix fonciers, des expropriations liées à l'agrandissement des voies publiques et des flux résidentiels dans le Paris du Second Empire à la Belle Epoque, démontre magistralement que la croissance immobilière doit finalement peu au choix rationnel des investisseurs et encore moins aux velléités de planification urbaine ; seul le spéculateur suit à peine l'irrépressible dynamique des besoins collectifs qui déborde les règlements d'enceinte et subvertit les tracés sur plan<sup>14</sup>. M. Amiot voit dans cette thèse pionnière l'acte inaugural de la sociologie urbaine française en ce qu'elle soustrait la connaissance du phénomène urbain à l'emprise de l'économie et de l'histoire, sciences d'Etat par excellence<sup>15</sup>.

Si l'on convient qu'au cours du siècle ce phénomène urbain prend l'allure d'un fait social total, comme aurait pu dire Mauss, il est moins évident de cerner l'éventuel défi conceptuel qu'il lance aux sociologues qui, de plus en plus nombreux après les années cinquante, vont pourtant en faire une spécialité. S'agit-il par exemple de creuser les sillons de la morphologie sociale française ou de l'écologie urbaine américaine au fil des formes localement différenciées de l'urbanisation ou bien également de contribuer à l'ambitieux travail de médiation entre les villes concrètes et le modèle de la société contemporaine que certains penseurs actuels de la ville annoncent comme d'un troisième type, après la Cité politique de l'ère pré-industrielle, puis la ville-machine des utopies sociales de l'ère industrielle<sup>16</sup> ?

<sup>13</sup> Sur cette période latente, cf. G. Montigny, *De la ville à l'urbanisation : Essai sur la genèse des études urbaines françaises en géographie, sociologie et statistique sociale*, Paris, L'Harmattan, 1992 ; J. Heilbron a par ailleurs montré comment l'héritage durkheimien se distend alors entre professeurs et chercheurs isolés : « Les métamorphoses du durkheimisme », in *Revue française de Sociologie* (Paris), XXVI, 1985, pp. 203-237.

<sup>14</sup> M. Halbwachs, *Les expropriations et le prix des terrains à Paris (1860-1900)*, Paris, Cornely, 1909 ; réédition partielle : *La population et les tracés des voies à Paris depuis cent ans*, Paris, Presses universitaires de France, 1928.

<sup>15</sup> M. Amiot, *Contre l'Etat, les sociologues : Eléments pour une histoire de la sociologie urbaine en France (1900-1980)*, Paris, Editions de l'EHESS, 1986. Le démenti que Halbwachs inflige aux conceptions évolutionnistes et organicistes des milieux de l'urbanisme peut expliquer ses réserves à collaborer aux projets de l'Institut des hautes études urbaines, développés notamment par l'historien M. Poète. Hypothèse à vérifier.

<sup>16</sup> Entre la ville détruite et la ville-musée, ce troisième modèle se définirait utopiquement par « l'émergence d'espaces urbains susceptibles de faire corps et de symboliser un ensemble humain ne se réduisant pas à un simple regroupement d'individus » (O. Mongin, *Vers la troisième ville ?*, Paris, Hachette, 1995). Ce désir d'utopie que partagent les urbanistes actuels semble conjurer la peur de l'exposition de soi qui mine l'espace public occidental (R. Sennett, *La ville à vue d'œil* [1990], Paris, Plon, 1992) ou le spectre d'une ville qui implose avec herses électroniques

Dans le premier manuel universitaire de sociologie urbaine paru en France en 1968, R. Ledrut confie à cette nouvelle spécialité le soin d'instruire le rapport entre la ville en tant que cadre de l'expérience sociale et la ville en tant qu'enjeu du pouvoir politique<sup>17</sup>. Vingt-cinq ans plus tard, dans un second manuel du même genre, synthèse plus riche de travaux accumulés depuis, Y. Grafmeyer définit la sociologie urbaine comme un champ de connaissances qui n'existe qu'en interférence avec d'autres<sup>18</sup>. Transversal aux mondes de la famille, de l'éducation, du travail, des loisirs, etc., ce champ s'interroge, précise-t-il, d'une part sur la manière dont ceux-ci se déploient, s'agencent et interagissent dans un contexte urbanisé que tous ensemble concourent à façonner, mais qui leur est en même temps une enveloppe commune ; et d'autre part sur la manière dont la ville-milieu est constituée en objet d'enjeux qui structurent de façon spécifique les rapports entre les acteurs, les institutions et les groupes sociaux.

Nous voilà donc en présence d'un domaine de connaissance structuré par une articulation empiriquement assignable de schèmes et de méthodes disciplinaires plutôt que par un objet théoriquement désignable. Nature plurielle qui ne va pas sans tensions ou conflits de frontières, à l'intérieur de la sociologie (entre la théorie générale et une thématique allogène), entre les disciplines rivales (économie, géographie, histoire, science politique) et plus généralement entre la communauté des sciences humaines et la technostucture d'Etat. On rendra compte de cette problématique sociologie urbaine en retraçant succinctement ses configurations successives de thèmes, d'acteurs et de rôles depuis la Seconde Guerre mondiale.

## Configurations

Dans les années cinquante, quelques chercheurs aux marges de

et maîtres-chiens (M. Davis, *City of Quartz, Excavating the Future in Los Angeles*, Londres, Verso, 1990).

<sup>17</sup> R. Ledrut, *Sociologie urbaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1968.

<sup>18</sup> Y. Grafmeyer, *Sociologie urbaine*, Paris, Nathan, 1994.

<sup>19</sup> J.-M. Chapoulie, « La seconde fondation de la sociologie française, les Etats-Unis et la classe ouvrière », in *Revue française de Sociologie* (Paris), XXXII, 1991, pp. 321-364 ; A. Drouard, « Réflexion sur une chronologie : le développement des sciences sociales en France de 1945 à la fin des années soixante », in *Revue française de Sociologie* (Paris), XXIII, 1982, pp. 55-85.

l'université participent à la refondation de la discipline, en retard sur le modèle américain, en multipliant les enquêtes de terrain sur la condition ouvrière et accessoirement sur le changement urbain<sup>19</sup>. S'amorce alors un dialogue avec les nouvelles administrations du Plan qui s'interrogent sur la répartition spatiale des in-

vestissements de reconstruction (Paris et le désert français) ou sur l'adaptation du corps social à une urbanisation qui avec le baby boom promet d'être massive et de bouleverser les genres de vie. Sous l'emprise du Grand Partage entre modernité et tradition, les monographies pionnières sur Paris, Auxerre, Brazzaville ou Dakar (P.-H. Chombart de Lauwe, C. Bettelheim, G. Balandier, P. Mercier) innove peut-être moins par les concepts que par une analyse empirique qui restitue la part active de l'espace dans la division sociale<sup>20</sup>. Prolongeant les travaux d'Halbwachs, Chombart et son équipe cartographient ainsi le clivage entre l'est populaire et l'ouest bourgeois de Paris et montrent que les relations sociales dans la classe ouvrière sont moins dispersées géographiquement que celles des classes supérieures<sup>21</sup>. Balandier de son côté saisit la ville africaine en décolonisation comme milieu actif de recomposition des identités post-tribales : l'Étranger de Simmel prend ici les traits de l'Évolué, créature du Blanc, ce fils de la brousse appelé en ville à d'originales inventions syncrétiques<sup>22</sup>.

Dans le contexte de forte croissance des années soixante, la métropole est marquée par le gigantisme des zones périphériques et l'atomisation des relations sociales. Une imposante technostucture de planification urbaine, qui a fait ses classes dans la dernière période coloniale, réduit la Cité à un système de fonctions et de besoins normalisables (se loger, travailler, se divertir, etc.)<sup>23</sup>. La sociologie qui gagne son autonomie universitaire (licence en 1958) diversifie ses approches de la ville en passant contrat avec les planificateurs tout en dénonçant les réductions associées du fonctionnalisme et de l'utilitarisme<sup>24</sup>. On doit ainsi à H. Lefebvre et ses élèves d'avoir déstabilisé ces conceptions culturellement régressives et bardées de « quantophrénie ambiante » en introduisant le monde des signes dans la compréhension des pratiques urbaines. H. Raymond et son équipe montrent notamment comment l'Amour du pavillon, que l'utopie collectiviste de la Cité radieuse renforce paradoxalement dans ses millions de cages à lapin, procède d'un

<sup>20</sup> G. Friedmann (sous la direction de), *Villes et campagnes*, Paris, Armand Colin, 1953.

<sup>21</sup> P.-H. Chombart de Lauwe et alii, *Paris et l'agglomération parisienne*, 2 vol., Paris, Presses universitaires de France, 1951 et 1952.

<sup>22</sup> *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, Fondation nationale des Sciences politiques, 1953. Il faudrait, pour prendre la mesure de cette approche de la ville comme accélérateur de particules identitaires, la comparer avec celles développées en parallèle par les anthropologues britanniques du Rhodes-Livingstone Institute sur les agglomérations minières de l'Afrique centrale ; cf. U. Hannerz, « Du côté de Copperbelt », in *Explorer la ville : Éléments d'anthropologie urbaine* [1980], Paris, Editions de Minuit, 1983, et la traduction, dans ce numéro, du *Kalela dance* de J. Clyde Mitchell (pp. 213-243).

<sup>23</sup> M. Marié, « La guerre, la colonie, la ville et les sciences sociales », in *Sociologie du Travail* (Paris), 2, 1995, pp. 277-299.

<sup>24</sup> L'accentuation du rôle critique des sociologues s'appuie alors sur les tensions entre architectes et ingénieurs ; cf. J.-P. Trystram (sous la direction de), *Sociologie et urbanisme*, Paris, EPI, 1970.

système symbolique qui donne sens aux manières différentes d'habiter<sup>25</sup>. Même s'il s'agit là d'un lointain écho du programme structuraliste, alors florissant dans les sciences sociales, la recherche urbaine s'ouvre désormais à la sémiologie et à la phénoménologie de l'espace<sup>26</sup>.

La décennie soixante-dix reste sans doute la plus riche en bouleversements intellectuels et institutionnels : le conflit de 1968 puis la crise économique ont raison des schémas de croissance soutenus par l'Etat. Amiot a bien montré l'essai de refondation de la sociologie urbaine qu'engage alors un milieu naissant de chercheurs fraîchement formés à la rupture épistémologique. Sous l'égide de figures intellectuelles alors marquantes comme L. Althusser, R. Barthes, M. Foucault ou J. Lacan, ils montrent que l'urbanisme, qui a créé malgré lui le Malaise des Zup ou a déporté les populations précaires, ne peut plus se comprendre autrement que comme prothèse idéologique ou dispositif de puissance. Si la ville, vue à travers son improbable planification, devient instance de régulation du conflit historique entre le capital et la reproduction de la force de travail, l'Urbain passe de l'adjectif au substantif pour désigner la dialectique de l'aliénation technico-marchande et de son dépassement révolutionnaire<sup>27</sup>. En relançant de la sorte *La question urbaine*<sup>28</sup>, ces chercheurs sans statut académique monnaient leur contrat paradoxal avec la technocratie qu'ils fustigent en accompagnant leurs ambitions théoriques de multiples observations de terrain qui livrent des informations inédites, depuis le premier

<sup>25</sup> H. Raymond et alii, *L'habitat pavillonnaire*, Paris, CRU, 1966.

<sup>26</sup> Dès 1966, l'historienne de l'urbanisme Françoise Choay définit un programme d'interprétation de la ville comme système de signes ; cf. « Sémiologie et urbanisme », in *Le sens de la ville*, Paris, Seuil, 1972. Pour une œuvre pionnière de phénoménologie de l'espace urbain : P. Sansot, *Poétique de la ville*, Paris, Klincksieck, 1972.

<sup>27</sup> H. Lefebvre, *Le droit à la ville*, Paris, Anthropos, 1968.

<sup>28</sup> M. Castells, *La question urbaine*, Paris, Maspero, 1972.

<sup>29</sup> Notons les principales revues qui se créent avec ce mouvement : *Espaces et Sociétés* à Paris (1970) ou *International Journal of Urban and Regional Research* (IJURR) à Londres (1977). L'histoire sociale de ces réseaux de part et d'autre de la Manche ou de l'Atlantique reste à faire. Pour l'Amérique du Sud : E. Henry, C. Sachs, *Vingt ans de recherche urbaine latino-américaine, réflexions sur sa trajectoire et ses perspectives*, Arcueil, INRETS/DRI, 1989.

Halbwachs, sur les mécanismes de production immobilière et de formation des politiques urbaines. La dimension militante de leur pratique scientifique fonde et explique leur audience en Amérique du Sud et en Europe<sup>29</sup>. Mais l'essoufflement des mouvements sociaux urbains présentés comme relais de la lutte de classes, condamne politiquement à l'impasse une sociologie divisée entre une socio-économie qui réduit l'acteur à un support de structures englobantes et une socio-phénoménologie qui perd de vue les déterminants sociaux ou historiques de la vie quotidienne.

Au tournant des années quatre-vingt, cette configuration intellectuelle a momentanément perdu l'écoute des ministères, pragmatisme libéral oblige ; ses auteurs, orphelins des grands récits d'explication du monde, intègrent, non sans heurts, l'université et le CNRS où l'on préfère l'objet local à la polysémie de l'urbain<sup>30</sup>. Mais au fil de la décennie, la ville revient sur la scène publique pour symboliser doublement le malaise dans la civilisation (émeutes raciales, menaces écologiques, guerre civile) et les places fortes de l'économie-monde. En France, la paupérisation et l'ethnicisation de certaines banlieues confrontent la nation à son modèle universel d'intégration ; la politique de la ville en exprime progressivement la problématique<sup>31</sup>. Sollicités malgré eux par divers segments de l'Etat social, les ex-sociologues urbains se redéplient dans les thématiques où le rapport au local était peu exploré (socialisation des jeunes, transformation de la famille, multi-appartenance ethnique) ; ils y redécouvrent aussi leur mémoire savante (traductions de Simmel, de l'Ecole de Chicago), l'empathie ethnographique et l'enchevêtrement des histoires individuelles et collectives. On peut comprendre la postérité de l'enquête de J.-C. Chamboredon et M. Lemaire sur les grands ensembles par le fait qu'elle anticipait le dépassement des réductions réciproques de l'explication structurale et de la compréhension des situations, en mettant en relation les conflits de voisinage, à l'origine de la ségrégation actuelle, avec les mécanismes étatiques de regroupement des populations<sup>32</sup>. Sans doute, dans le kaléidoscope des recherches urbaines relancées par de nombreux organismes, on trouvera par exemple que le récit des parades d'intention ou des offenses territoriales (E. Goffman) chez les usagers du métro a pour le moins peu à voir avec la statistique de la mobilité quotidienne des citadins<sup>33</sup>. Mais cette heureuse diversité n'exclut pas tout lien entre la microsociologie des interactions de rue, l'analyse des réseaux relationnels et la morphologie historique des populations comme l'indique le programme déjà cité d'anthropologie urbaine de U. Hannerz. La mobilité, en tant qu'extension maîtrisée ou limitation subie des espaces-temps, des statuts ou des iden-

<sup>30</sup> *L'esprit des lieux, localités et changement social en France* (collectif), Paris, CNRS, 1986.

<sup>31</sup> Quelques points de repère rétrospectifs : J. Donzelot, P. Estèbe, *L'Etat-animateur, essai sur la politique de la ville*, Paris, Seuil, 1994 ; D. Damamme, B. Jobert, « La politique de la ville ou l'injonction contradictoire en politique », in *Revue française de Science politique* (Paris), XLV, 1995, p. 3-30 ; « Politiques de la ville, recherches de terrains », in *Annales de la Recherche urbaine* (Paris), n° 68-69, 1995 ; G. Chevalier, « Volontarisme et rationalité d'Etat, l'exemple de la politique de la ville », in *Revue française de Sociologie* (Paris), XXXVII, 1996, pp. 209-235.

<sup>32</sup> « Proximité spatiale et distance sociale : Les grands ensembles et leur peuplement », in *Revue française de Sociologie* (Paris), XI, 1970, pp. 3-30.

<sup>33</sup> Pour une analyse de ce kaléidoscope, cf. P. Lassave, *Les sociologues et la recherche urbaine dans la France contemporaine*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1997.

tités pourrait ainsi devenir pour J. Rémy et L. Voyé un analyseur majeur de la société contemporaine. L'automobile, l'avion et surtout les télécommunications délocalisent et virtualisent les relations sociales dans le village planétaire<sup>34</sup>. La mobilité générale a dès lors intégré le mode de vie rural à l'urbain, alors que la mobilité sélective distinguait hier la grande ville de la petite et liait avant-hier le bourg à son arrière-pays<sup>35</sup>.

Il revient peut-être aux années quatre-vingt-dix de poursuivre un tel projet, par nature transversal à l'étude des phénomènes migratoires, des stratégies résidentielles, du monde des loisirs ou des conversations quotidiennes. Mais le cours épistémologique dominant s'ancre plus fermement qu'auparavant dans la reconnaissance des faits sociaux comme accomplissements pratiques, concertés et justifiés<sup>36</sup>. La part explicite de toute action humaine dans ses discours, ses gestes et ses techniques devient ainsi le principal plan d'interprétations qui perdent de leur pesanteur disciplinaire au contact de la philosophie de l'action ou des sciences cognitives. En poussant ce raisonnement à l'extrême, ni la sociologie comme discipline, ni la ville comme objet n'auraient plus de raison d'être.

## Milieu

Si l'on admet que l'histoire des sciences ne se joue pas plus dans le ciel des concepts que dans le flux des institutions, on peut aussi approcher le caractère problématique de cette sociologie urbaine à travers le parcours des auteurs qui la font exister en s'y référant, y compris pour s'en distinguer, et comprendre ainsi

<sup>34</sup> Cette délocalisation est pour A. Giddens l'un des facteurs principaux de la radicalisation et de l'universalisation de la modernité (*Les conséquences de la modernité* [1990], Paris, L'Harmattan, 1994).

<sup>35</sup> J. Rémy, L. Voyé, *La ville : Vers une nouvelle définition ?*, Paris, L'Harmattan, 1992. Prolongeant d'une certaine manière la distinction durkheimienne entre densité matérielle et densité dynamique, les auteurs construisent un modèle historique en croisant le plan physique qui oppose la ville à la campagne et le plan sociologique qui *a contrario* oppose les situations urbanisées à celles qui ne le sont pas encore.

<sup>36</sup> Pour quelques vues panoramiques de ce nouveau cours : F. Dosse, *L'empire du sens : L'humanisation des sciences humaines*, Paris, La Découverte, 1995 ; P. Corcuff, *Les nouvelles sociologies*, Paris, Nathan, 1995.

<sup>37</sup> Enquête relatée dans P. Lassave, *op. cit.*

comment, à travers leurs récits de carrière, ces auteurs ont rencontré la recherche urbaine et quels bilans ils en ont tirés<sup>37</sup>.

Définir notre population d'enquête a constitué une enquête à part entière, celle sur l'histoire intellectuelle dont on vient d'évoquer quelques aspects. La production d'articles dans des revues allant de la sociologie-ethnologie à l'urbanisme, les colloques, les annuaires professionnels et les contrats passés

ont fourni la base multicritère de reconnaissance d'un noyau dur d'environ deux cents auteurs<sup>38</sup>. Cette population parente se compose de trois générations : la première, née avant guerre, a contribué à la refondation disciplinaire en se prévalant du terrain contre la spéculation académique ; la seconde, née après guerre, mieux formée épistémologiquement, a pris l'objet urbain comme pied à l'étrier d'une carrière savante ; la troisième, née après 1950, semble moins dépendante que la précédente de la thématique urbaine. Une rare photographie statutaire (les sciences sociales étant singulièrement avares d'informations sur elles-mêmes) indique, à la fin des années quatre-vingt, que ce noyau se distingue (par rapport à d'autres branches de la sociologie comme celles du rural, du travail, de la santé, de l'éducation, de l'art ou de la religion) par une forte implantation régionale et un niveau académique moyen lié à une plus grande jeunesse que dans les secteurs de l'art ou de la religion<sup>39</sup>.

L'analyse de la quarantaine de récits recueillis, dont les enseignements intéressent plus largement le devenir des sciences sociales, nous amène ici à faire trois observations : 1) sur les tensions autour de la ville comme objet ; 2) sur le passage d'une conception aventurière à une conception professionnelle du métier de sociologue ; 3) sur la dialectique entre les programmes individuels et les paradigmes dominants.

1. Le fait que la société contemporaine soit devenue urbaine est l'argument avancé pour dénier toute pertinence d'objet à la sociologie urbaine qui par ailleurs n'en reste pas moins énoncée comme expérience de terrain, moment professionnel, ou interrogation centrale sur le sens de la modernité. Un débat implicite se dégage de cette dissonance, avec d'un côté les défenseurs d'une forme de recherche qui échappe aux codes disciplinaires, cultive les ressources critiques-analytiques<sup>40</sup> de l'observation participante et ménage les voies intuitives de l'essai ; de l'autre, les détracteurs qui insistent sur les obstacles épistémologiques inhérents à toute spécialité préconstruite par le sens commun, souvent pour avoir naguère cru à une théorisation possible de l'urbain ; enfin les agnostiques qui entre-

<sup>38</sup> Auteurs d'au moins deux articles de 1960 à 1990 dans les revues suivantes (ordre allant de la discipline générale à l'orientation thématique) : *Cahiers internationaux de Sociologie*, *Revue française de Sociologie*, *L'Homme*, *Ethnologie française*, *Terrain*, *Sociologie du Travail*, *Espaces et Sociétés*, *Annales de la Recherche urbaine*.

<sup>39</sup> Analyse secondaire du fichier de l'*Annuaire de la Sociologie française et francophone*, Paris, CNRS, 1988.

<sup>40</sup> O. Schwartz, « L'empirisme irréductible », in N. Anderson, *Le Hobo : Sociologie du sans-abri* [1923], Paris, Nathan, 1993, postface, pp. 270-271.

tiennent par leur réserve le doute méthodique. On peut référer les opinions les plus tranchées à la dépendance passagère ou durable de leurs auteurs à l'égard de la commande publique. Là aussi une trop grande proximité provoque la mise à distance. Plus généralement, les récits de carrière laissent entendre que le travail sur la ville tient du rite d'initiation. On en sort ou on y reste à proportion de son capital académique : les plus pourvus y transitent et y suscitent des vocations ; les moins pourvus y demeurent plus longuement, passant du statut d'entrant à celui de tenant et de dépositaire de la mémoire d'un milieu qui trouve ses lettres de noblesse dans la maîtrise des interférences entre champs distincts des sciences sociales et entre recherche et intervention <sup>41</sup>.

2. Il faut souligner le caractère crucial de la période 1976-1986 qui a significativement infléchi les modes de faire et de penser. Très schématiquement : à l'amont, l'ombre de la guerre, l'engagement dans le mouvement ouvrier et anticolonial, la quête de l'Autre en soi à travers l'exploration de l'Autre <sup>42</sup>, l'arrière-plan chrétien des professions de foi marxistes, le culte de l'enquête opposé à la spéculation canonique, la fraternité ennemie avec les planificateurs (le théoricisme militant des années soixante-dix rompant moins avec ces dispositions aventurières qu'ajoutant une ultime variante) ; à l'aval, l'intériorisation individuelle des conflits du monde, le rejet des explications totales, la focalisation à l'inverse sur les formes ouvertes de construction sociale hier et aujourd'hui, ici et ailleurs, le transfert de l'énergie militante vers les réseaux internationaux de la science normale faisant corps face à la montée des expertises et aux débordements médiatiques. Hier enjeu d'aventure intellectuelle, la ville des sociologues se ramène à présent à un réservoir de questions sociales qui sollicitent les multiples facettes de leur matrice disciplinaire. Eclatement

<sup>41</sup> On doit par exemple le développement de certaines Régies de quartier (associations d'habitants d'immeubles HLM dégradés qui pallient le défaut d'entretien de leur cité en créant à cette fin quelques emplois temporaires) aux sociologues qui par leur présence attentive sur le terrain ont suscité ces lieux de prise en charge collective des problèmes quotidiens. Cf. M. Anselme, M. Péraldi, « Le Petit Séminaire à Marseille », in *Annales de la Recherche urbaine* (Paris), n° 26, 1985, pp. 44-64.

<sup>42</sup> Il est significatif que les premières enquêtes d'après-guerre en milieu ouvrier aient été le fait de sociologues souvent issus de milieux élevés dans la hiérarchie sociale (J.-M. Chapoulie, *op. cit.*).

naturel des schèmes d'intelligibilité que les tenants de la première phase regrettent dans la mesure où il affaiblit l'interrogation critique sur les fins de la Cité.

3. Si la sociologie urbaine ne peut que réfléchir la double diversité des orientations théoriques qui se succèdent et des formes évolutives de l'urbanisation, l'institution de ses auteurs ne peut à

l'inverse que s'affranchir d'une telle hétéronomie. La rétrospective des itinéraires de recherche montre en effet une sorte de persévérance dans l'être intellectuel qui tient le plus souvent à l'ancrage individuel des objets poursuivis (que G. Holton nomme les *themata* pour marquer la part active prise par la métaphysique personnelle dans les découvertes d'un Kepler ou d'un Einstein)<sup>43</sup>. Ainsi par exemple, l'attention que tel d'entre eux, hier généalogiste foucaldien de l'éducation des familles, portait aux failles du quadrillage disciplinaire, se retrouve dans celle qu'il porte vingt ans plus tard au système ouvert des infimes rituels de la rue. Cette sensibilité récurrente au jeu dans la structure, propre au monde urbain qui déjoue tout assignement fixe, fait écho à un parcours socio-familial marqué par la figure simmélienne de l'Etranger. De même, le soin minutieux que tel autre, hier sociologue marxiste, mettait à reconstruire le système immobilier comme rapport social à l'encontre de l'idéologie naturelle du marché, se retrouve dans celui qu'il met vingt ans plus tard à déconstruire les catégories de la réforme sociale contrairement à une histoire linéaire du progrès. Cette constance à dévoiler les illusions de la raison n'est pas étrangère à sa propre aventure vécue de la dialectique, ni aux tensions intériorisées de l'accès aux biens de salut culturel.

## Rendez-vous

Les sociologues français se sont finalement distingués par la critique des réductions utilitaristes et fonctionnalistes alors que leurs homologues allemands puis américains se sont confrontés plus précocement à la ville comme phénomène sociologique. Cette critique, associée à l'analyse de l'urbanisation en termes de morphologie sociale, est probablement le rendez-vous le plus marquant entre la sociologie nationale et la ville. Plus qu'ailleurs pris dans le champ de forces entre académie et technocratie, les sociologues français ont ensuite conquis leur autonomie en s'opposant aux raisonnements dominants appuyés sur des disciplines plus légitimes (droit, histoire, philosophie) ou directement plus utiles (économie, géographie, démographie). Toutefois, l'affaiblissement du projet durkheimien durant l'entre-deux-guerres n'a pas aidé les rénovateurs d'après-guerre à conceptualiser une ville qui s'offrait d'abord comme un insondable terrain de description

<sup>43</sup> G. Holton, *L'imagination scientifique* [1973], Paris, Gallimard, 1981.

sociale. La critique marxiste du *Mythe de la culture urbaine*, qui a pourtant enrichi la connaissance critique et politique de l'urbanisation, n'a pas moins gauchi ce défaut antérieur. Ainsi peut-on expliquer le retard pris sur la découverte, le commentaire ou la traduction des précurseurs d'une sociologie du phénomène urbain en tant que tel (Simmel, Park, Wirth, etc.). En différant ce rendez-vous, les sociologues de la question urbaine d'alors ont peut-être manqué aussi de renouveler cette socio-anthropologie des migrations ou de l'ethnicité qui aujourd'hui s'active à combler son handicap national<sup>44</sup>.

Le tournant des années quatre-vingt a sans doute accru l'interférence de tels champs de recherche avec la ville en tant que milieu et enjeu de l'expérience sociale. La dichotomie triviale entre la forme urbaine (densité matérielle ou spatiale) et le lien social (densité dynamique ou morale) s'en trouve réduite d'autant. Dans son schéma dialectique des rapports entre densité résidentielle et densité communicationnelle, S. Bordreuil pose ainsi qu'après la ville médiévale qui faisait corps contre le mouvement, puis la ville haussmannienne qui s'ouvrait au mouvement et l'attirait, l'hyperurbanité contemporaine met en tension l'habitat et l'échange sur un réseau de sociabilités multi-centrées et de co-présences cursives<sup>45</sup>. Les mouvements réels ou virtuels entre les noyaux de la constellation urbaine atomisent moins l'individu qu'ils n'enjoignent et façonnent l'être social à composer entre l'inattention polie du côte-à-côte public et l'attention requise par le nez-à-nez heureux ou malencontreux qui se rappelle au sens des lieux. Naturellement, les liens entre espaces et sociétés se déclinent différemment selon qu'il s'agit par exemple d'herméneutique

<sup>44</sup> Avec l'apport non négligeable des petits-fils (et filles) diplômés de la migration maghrébine, rompus aux jeux de l'a double-appartenance. « Ce que le fils veut oublier, le petit-fils veut se le rappeler », dit la célèbre loi de Hansen (1938). Cf. P. Poutignat, J. Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.

<sup>45</sup> S. Bordreuil, « De la densité habitante aux densités mouvantes : l'hyperurbanité », in *Annales de la Recherche urbaine* (Paris), n° 67, 1995, pp. 5-14.

<sup>46</sup> S. Ostrowetsky, « L'urbain comme acte de langage », in *Annales de la Recherche urbaine* (Paris), n° 64, 1994, pp. 40-45. L'auteur s'inscrit dans le dernier courant en spécifiant que la ville en tant qu'agencement de styles est au sens ce que le signifiant est au signifié en linguistique. Les liens et les nuances entre le Halbwachs de *La Mémoire collective*, le Lévi-Strauss de la structure sur-signifiante des villages Winnebago ou

du cadre de vie, d'éthologie des interactions en public, ou d'histoire sociale du peuplement urbain. S. Ostrowetsky rappelle en effet que l'espace a engagé des points de vue qui divergent entre la méconnaissance et la reconnaissance de son efficace sociale : auxiliaire de la cohésion chez Durkheim, produit dépendant de la division du travail chez Marx, métaphore du champ chez Bourdieu, dispositif de puissance chez Foucault, signifiant ou formant de l'existence chez Ledrut<sup>46</sup>.

Plus généralement, l'histoire intellectuelle que l'on vient de retracer conduit à prendre la multiplicité de points de vue sur la ville comme l'effet de synthèse, au sens chimique du terme, entre questions urbaines (qui ne sont que des transpositions opératoires ou euphémiques de questions sociales telles que hier la massification et l'atomisation ou aujourd'hui la fragmentation et la désaffiliation) et schèmes disciplinaires. J.-M. Berthelot appelle lignes de saillance le premier terme de l'équation et formes de pertinence le second. « Thématiser la ville, précise-t-il, transformer cet X donné à la réflexion par tous les discours et toutes les expériences du sens commun en un objet d'investigation réglée, c'est dans la rencontre *hic et nunc* entre les lignes de pertinence qu'un moment disciplinaire privilégie, et les formes de saillance qu'une conjoncture historique exhibe, décliner les diverses ressources analytiques de l'intelligence de l'objet : la ville comme articulation de facteurs organisant son développement (schème causal) ; comme espace de différenciation et de segmentation fonctionnelles (schème fonctionnel) ; comme langage, déclinable dans les multiples occurrences d'une sémiologie urbaine (schème structural) ; comme emblème, vitrine, expression de cultures urbaines (schème herméneutique) ; la ville comme espace de jeu, d'investissement, de stratégies d'acteurs multiples (schème actanciel) ; comme résultante enfin de processus historiques tensionnels : villes/campagnes, centre/périphérie, homogénéisation/différenciation, enracinement/ cosmopolitisme... (schème dialectique)<sup>47</sup>. »

Entre la ville et la sociologie, nous voilà donc arrivés à l'époque des rendez-vous discrets, au double sens du terme : qui ne fait plus d'éclat (sens commun), et qui est discontinu et isolable par l'analyse (sens mathématique). D'autres matrices analytiques que celle évoquée ici tentent d'ordonner le foisonnement conceptuel propre à une discipline qui ne se structure pas selon une axiomatique univoque (la fonction d'utilité pour l'économie) ni se plie à une exigence de contextualisation (l'inscription dans le temps pour l'histoire)<sup>48</sup>. Mais de ce fait, les œuvres les plus marquantes se soumettent difficilement aux grilles de

Bororo, le programme sémiologique (Choay, Ledrut, Ostrowetsky) et les développements actuels de l'herméneutique urbaine (A. Berque, R. Sennett, B. Lepetit) restent à reconnaître.

<sup>47</sup> J.-M. Berthelot, *Les vertus de l'incertitude, le travail d'analyse dans les sciences sociales*, Paris, Presses universitaires de France, 1996, p. 162.

<sup>48</sup> On pourrait par exemple appliquer le tableau croisé de Touraine (système / action × intégration / conflit) ou de façon plus large, le diagramme épistémologique de Passeron (le raisonnement sociologique sous-tendu par le récit historique plus ou moins narratif et le raisonnement expérimental plus ou moins démonstratif). Cf. A. Touraine, « Sociologies et sociologues », in M. Guillaume (sous la direction de), *L'état des sciences sociales*, Paris, La Découverte, 1986, p. 139 ; J.-C. Passeron, *Le raisonnement sociologique : L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991, p. 74.

lecture, pourtant indispensables à toute compréhension. Pour rester sur la grille de Berthelot, c'est ici le cas de Halbwachs qui relie le schème causal au schème fonctionnel lorsqu'il démontre que la dynamique des besoins collectifs forme le tracé des rues (la fonction crée l'organe) et qui passe ensuite sans renier les premiers au schème herméneutique pour montrer comment *La Mémoire collective* s'ancre dans les *Pierres de la cité*<sup>49</sup>. Il faudrait bien évidemment préciser les points et les lignes du réseau sémantique d'Halbwachs qui, ainsi qu'on l'a entrevu dans nos itinéraires locaux, est débiteur comme ces derniers des Themata singuliers que chaque auteur poursuit en tant que sujet de son monde vécu.

Mosaïque de points de vue, carrefour de champs thématiques, vecteur d'interférence entre schèmes logiques, inépuisable défi pour l'observateur-participant, aiguillon de l'aventure individuelle de recherche, la ville s'est donc imposée malgré ses équivoques matérielles et idéelles, comme laboratoire durable d'une intelligibilité sociologique travaillée par les angoisses du siècle, les énigmes de l'événement et les intérêts de connaissance. Il va de soi que cet espace d'attributs devrait être confronté à d'autres contextes nationaux, ne serait-ce que pour mettre à l'épreuve l'hypothèse d'inspiration toquevillienne selon laquelle ici plus qu'ailleurs les tourments de notre sociologie urbaine sont peut-être liés au traumatisme culturel d'une urbanisation aussi tardive que brutale et aux tensions centrales entre la République des savants et l'Etat polytechnique. De même, serait-on plus en mesure de se prononcer sur l'éventuel renouvellement par la ville des catégories et méthodes d'interprétation du social si l'on croisait cette histoire avec celles des thématiques connexes (sociologie rurale, du travail, de l'éducation, etc.) et des disciplines voisines.

<sup>49</sup> M. Halbwachs, *La Mémoire collective*, Paris, Presses universitaires de France, 1950. Fixée par la nostalgie populaire dans le bistrot du coin disparu ou par la volonté de puissance dans la perspective monumentale prolongée, cette mémoire subit ou infléchit la dynamique sociale ; les promoteurs actuels de l'identité des villes ne s'y trompent pas, jusqu'à craindre d'ailleurs de voir les centres vidés de leurs habitants les plus modestes se transformer en musées vivants du capital culturel. Pour plus de développements et de nuances voir la contribution de S. Mazzella dans ce même numéro (pp. 177-189).